

assidus, qu'une mauvaise publication périodique. On finit par se pénétrer, même à son insu, des idées qu'on y lit sans cesse. Les gouttes d'eau, en tombant toujours au même endroit, font à la fin leur trou. La *Bibliothèque* contribua de la sorte pour sa large part à produire la société sans religion et à petites vues que Nicolai décrit dans son roman de 1773. Ce roman, imitation de l'*Andrews* de Fielding, est intitulé *Vie et opinions du magister Sebaldus Nothanker*¹. Il a pour objet de tourner en ridicule le pastorat orthodoxe et piétiste. Le héros est un prédicateur sentimental et rationaliste qui se sert à merveille des textes bibliques « comme d'un moyen peu dangereux pour inculquer des vérités utiles. » Sa femme est une wolfienne qui met à chaque instant son mari en colère. Elle sait par cœur la *Petite logique* de Wolf et à tout propos elle cite « le principe de la raison suffisante, » elle invoque « le déterminisme de nos actions. » Plus terre à terre, le pasteur prêche à ses ouailles le bonheur d'ici-bas comme le but suprême de la vie. Ses sermons, empruntés à divers prédicateurs de la nouvelle école, traitent de la santé, de l'art de prolonger sa vie; ils renferment d'excellentes règles d'hygiène, le conseil de se lever matin, de bien soigner le bétail et de bien cultiver les champs, afin de devenir riche. Ce n'est plus là, on le voit, du Christianisme; c'est la morale du pot-au-feu. Une société qui n'a point

¹ *Leben und Meinungen des Herrn Magister Sebaldus Nothanker*, 4^e édit., 3 in-8°, 1799. Cf. J. von Eichendorf, *Der deutsche Roman des 18. Jahrhunderts in seinem Verhältnisse zum Christenthum*, in-16, Paderborn, 1866.

d'autres préoccupations que les intérêts matériels n'a plus la sève chrétienne qui doit circuler en elle pour la vivifier et l'élever.

Les *Fragments de Wolfenbüttel*, éclatant au milieu d'une église dont les pasteurs ont encore à peine un grain de foi, ne pouvaient qu'y produire les plus funestes ravages. L'Allemagne était alors comme une ville où une maladie épidémique se déclare, à la fin d'un long siège, lorsqu'elle est déjà affaiblie par les fatigues et par toutes sortes de privations. Les constitutions débilitées ne sont plus capables de résistance et succombent comme une proie facile aux attaques du fléau. Le wolfianisme avait miné la constitution morale et religieuse de l'Allemagne. En lisant les *Fragments* publiés par Lessing, beaucoup de pasteurs et de fidèles instruits s'aperçurent qu'ils ne croyaient plus aux Écritures. Ce fut, pour un grand nombre, une révélation douloureuse; ils cherchèrent à se faire illusion à eux-mêmes, ils imaginèrent des palliatifs, mais la triste réalité était là, et ils ne savaient que répondre aux arguments de l'Inconnu, dont ils avaient été sans le savoir comme les complices.

L'auteur de tout le mal, Lessing, voyant le scandale dont il venait d'être l'occasion, n'eut garde de chercher à le calmer. Bien au contraire, comme si ce spectacle l'amusait, il ne fit que jeter de l'huile sur le feu. On dit que Néron, pendant l'incendie de Rome qu'il avait allumé, jouissait du spectacle des flammes qui dévoraient sa capitale et qu'il se proposait de bâtir une Rome toute nouvelle. Lessing n'était point fâché de détruire la religion ancienne, mais il n'avait cure d'en mettre une autre

à la place. Il démolissait donc toujours. Les écrits qu'il composa pour défendre les *Fragments* furent plus pernicieux encore que les *Fragments* eux-mêmes.

A la suite de tout le bruit produit par l'Inconnu, qu'on croyait bien être Lessing lui-même, le gouvernement interdit à ce dernier, non seulement d'éditer de nouveaux extraits, mais aussi aucun écrit pour se défendre. Lessing brava la défense, et on le laissa faire. Il publia plus de justifications qu'il n'avait publié de *Fragments*. Les rationalistes l'avaient fort maltraité. Semler avait écrit qu'il méritait d'être enfermé dans une maison de fous. Ce n'est point cependant sur eux que Lessing fit tomber tout le poids de sa colère¹. Sa victime fut Jean-Melchior Göze (1716-1786), le premier pasteur de Hambourg, avec qui il avait été en rapports personnels dans cette ville. Il le cribla littéralement de ses traits² et parvint à le rendre ridicule dans l'Allemagne entière, de sorte que ce qui nuisit le plus, en définitive, à la cause de l'orthodoxie, ce fut son propre défenseur. Göze était ce-

¹ Lessing avait commencé une réponse à Semler, mais il s'arrêta au bout de quelques lignes. Comme Semler avait imaginé, à la fin de sa réponse au septième *Fragment de Wolfenbüttel*, une scène intitulée : *Vom Zwecke Herrn Lessing's und seines Ungenannten*, où il supposait Lessing enfermé à Londres dans une maison de fous, Lessing lui répondait du *Tollenhaus. Gegen Semler*, dans les *Sämmtliche Schriften*, t. XI, p. 536-537. Cf. D. Strauss, *Lessing's Nathan der Weise*, dans les *Gesammelte Schriften*, t. II, p. 53.

² Les réponses de Lessing sont généralement courtes. Les principales sont : *Ueber den Beweis des Geistes und der Kraft*, 1777 (*Sämmtliche Schriften*, édit. Lachmann, t. X, 1839, p. 33) ; *Das Testament Johannis*, 1777 (p. 39) ; *Eine Duplik*, 1778 (p. 46) ; *Eine Parabel*, 1778 (p. 121) ; *Axiomata*, 1778, p. 133 ; *Anti-Göze*, 1778 (t. XI, p. 166) ; *Nöthige Antwort auf eine sehr unnöthige Frage*, 1778 (p. 239).

pendant un homme d'une grande érudition et il ne manquait pas de mérite¹, mais il ne sut pas se tenir en garde contre certaines exagérations de polémique, et surtout il eut le malheur d'avoir moins d'esprit que son redoutable adversaire. Celui-ci ne lui répondit ni avec sincérité ni avec franchise. Göze, dit-il, fait preuve d'incrédulité, en s'imaginant que des recherches purement scientifiques peuvent faire courir quelque danger au Christianisme. Comme s'il ne savait pas que ces recherches soi-disant purement scientifiques, présentées à des esprits incapables par eux-mêmes de les discuter, peuvent être nuisibles, non à la religion même, mais à ceux qui la professent ! Lessing, dans toutes ses réponses, répète que le pasteur de Hambourg s'alarme à tort, qu'il n'y a rien à craindre, que les *Fragments* de l'Inconnu sont tout à fait inoffensifs. Et parce qu'il était fabuliste et que ses fables étaient fort goûtées dans les pays de langue allemande, il fit en particulier à l'adresse de Göze cet apologue qui eut un grand succès :

Un roi sage et puissant avait dans sa capitale un palais d'une étendue immense et d'une merveilleuse architecture. L'étendue en était immense, parce qu'il y avait réuni autour de lui tous ses serviteurs, tous les ministres de son gouvernement. L'architecture en était singulière ; elle était contraire à toutes les règles reçues, et néanmoins elle plaisait et était parfaitement convenable. Elle plaisait surtout par l'admiration que produisent la simplicité et la grandeur,

¹ Röpe, *Johann Melchior Göze, eine Rettung*, in-8°, Hambourg, 1860 ; A. Boden, *Lessing und Göze* (réponse à l'écrit précédent), in-8°, Leipzig, 1862 ; V. Cherbuliez, *Études sur l'Allemagne*, p. 91-102.

lorsqu'elles semblent plutôt dédaigner que laisser à désirer la richesse et les ornements. Elle était convenable par la solidité et la commodité de la structure. Après bien des années, le palais offrait encore la même propreté et le même ensemble qu'il avait eus à son origine; il était un peu difficile à comprendre au-dehors, plein d'ordre et de lumière au-dedans. Les prétendus connaisseurs étaient surtout offensés par les dehors, qui présentaient peu de symétrie dans la disposition des fenêtres, rares, grandes et petites, rondes et carrées, tandis qu'on y voyait un grand nombre de portes de toutes les formes et de toutes les dimensions. On ne comprenait pas comment si peu de fenêtres pouvaient donner assez de lumière à tant d'appartements, car la plupart ne s'apercevaient pas que la lumière y entraît principalement par en haut. On ne concevait pas pourquoi il y avait tant d'entrées, alors qu'un grand portail à chaque façade eût été plus convenable; car la plupart ne voyaient pas que par les nombreuses petites portes, tous ceux qui étaient appelés dans le palais pouvaient y pénétrer par le chemin le plus sûr et le plus court. De là, parmi ces prétendus connaisseurs, des discussions sans fin, auxquelles ceux-là se livraient ordinairement avec le plus de chaleur, qui avaient eu le moins l'occasion de voir l'intérieur du palais.

Une circonstance, qui au premier aspect semblait devoir offrir le moyen de mettre un terme à toute controverse, était précisément ce qui la compliquait de plus en plus et la rendait interminable : on croyait posséder plusieurs antiques plans de construction, que l'on disait provenir des premiers architectes du palais, et ces vieux dessins étaient marqués de mots et de signes à peu près indéchiffrables. Chacun interprétait ces caractères à sa façon et se composait de ces vieux dessins un plan nouveau, auquel non seulement il croyait lui-même, mais encore invitait et souvent forçait les

autres à croire. Un petit nombre seulement s'y refusaient en disant : « Que nous importent vos interprétations; elles nous sont toutes indifférentes. Il nous suffit qu'à chaque instant nous puissions nous convaincre par le fait que la plus haute sagesse, qu'une bonté infinie habitent ce palais, et qu'il s'en répand incessamment sur tout l'empire des principes d'ordre et de félicité. »

Il en prenait mal souvent à ce petit nombre d'opposants ! Car s'ils avaient parfois le courage d'examiner d'un peu près l'un ou l'autre de ces plans divers, ils étaient qualifiés, par ceux qui y croyaient, de rebelles et d'incendiaires. Mais ils ne tenaient compte de ces injures, et par là même ils méritaient d'être associés à ceux qui, dans l'intérieur du palais, travaillaient au salut de l'empire, et qui n'avaient pas le loisir de se mêler à des querelles sans objet pour eux.

Au moment où les discussions relatives à l'authenticité des plans semblaient, non pas terminées, mais apaisées, il arriva qu'au milieu de la nuit les gardiens du palais se mirent à crier : Au feu ! au feu ! le feu est au palais ! A ces cris sinistres, chacun se réveillant, se hâta, non d'accourir au palais, mais de sauver ce qu'il croyait avoir de plus précieux, c'est-à-dire son propre dessin du magnifique édifice. Ainsi chacun courut dans les rues, son plan à la main, montrant aux autres en quel endroit de son esquisse brûlait le palais. Le feu est ici, disait l'un ; il est là, criait un autre ; c'est ici qu'il importe de diriger les secours. Au milieu de ces cris opposés et étourdissants, le palais serait sans doute devenu la proie des flammes, si réellement il avait été en feu. Heureusement ce que les gardiens avaient pris pour un incendie n'était qu'une aurore boréale¹.

¹ Lessing, *Eine Parabel*, dans les *Sämmtliche Schriften*, t. x, p. 122-124 ; traduction Willm, *Histoire de la philosophie allemande*, 4 in-8°, Paris, 1847, t. II, p. 617-619.

La réponse de Lessing est littéraire et le sens de l'apologue est fort clair. Avec un pareil langage, on peut avoir pour soi les rieurs, mais non pas la raison. Dans la première partie, il rend à l'Écriture un hommage mérité et tout le monde est d'accord avec lui, mais dans la seconde, il se moque de ses lecteurs, quand il veut leur faire croire que ce que Göze s'imagine être un incendie n'est qu'une aurore boréale. Le feu avait si bien pris qu'il n'est pas encore éteint à l'heure présente. Des lueurs rougeâtres et sinistres s'élèvent encore du palais embrasé, et quoique le Livre divin reste intact au milieu des flammes, elles consomment un grand nombre de ceux qui en approchent. Il n'y a pas aujourd'hui un seul historien qui ne reconnaisse que Göze avait raison contre Lessing et qu'il avait vu avec beaucoup de perspicacité que le résultat final de toutes ces attaques serait pour plusieurs la perte de la foi.

On peut dire, du reste, que l'éditeur de Reimarus ne tarda pas à donner lui-même raison à son adversaire. Dans sa polémique avec Lessing, Göze l'avait sommé de déclarer quelle religion il regardait et admettait comme sacrée. A cette sommation, Lessing ne répondit rien et pour cause. Mais le 11 août 1778, il écrivait de Wolfenbüttel à son frère Charles, au sujet des attaques occasionnées par la publication des extraits de Reimarus : « Je ne sais encore quelle issue aura mon affaire, mais je me prépare à tout. Il y a quelques années, j'ébauchais un drame dont le sujet présente quelque analogie avec mes chamailleries actuelles... Je me dispose à tailler aux théologiens plus de croupières qu'avec dix

Fragments¹. » Ce drame était *Nathan le Sage*, il parut en 1779.

Nathan le Sage est le couronnement de l'œuvre littéraire de Lessing et le poète nous y donne son *Credo*. Le dramaturge est allé chercher son sujet en Palestine, au temps des croisades, afin de mettre tout à la fois en présence le judaïsme, le Christianisme et l'islamisme; il nous présente, avec son héros Nathan, le sultan Saladin, le patriarche de Jérusalem, des Templiers, etc. Le patriarche de Jérusalem, c'est le pasteur Göze; Nathan, qui est un marchand juif, mais aussi un sage, c'est Lessing. L'éditeur de Reimarus répond cette fois à la question de Göze, et nous apprend quelle est, à ses yeux, la religion véritable. Dans une note qui devait servir d'en-tête à son poème, Lessing avait écrit : « L'opinion de Nathan sur toutes les religions positives est depuis longtemps la mienne². » Cette opinion, la voici. Le patriarche de Jérusalem est allé trouver le sultan Saladin pour lui faire comprendre combien ne rien croire est dangereux pour l'état. Saladin a mandé Nathan le Sage, et il s'adresse à lui en ces termes :

Puisque tu es si sage, dis-moi donc quelle foi, quelle religion te paraît la meilleure.

Nathan. — Sultan, je suis juif.

Saladin. — Et moi je suis musulman. Entre nous est le chrétien. De ces trois religions, une seule peut être vraie.

¹ *Sämmtliche Schriften*, t. XII, 1840, p. 509.

² Lessing, *Zu Nathan dem Weisen*, dans les *Sämmtliche Schriften*, t. XI, p. 535.

Un homme comme toi ne demeure pas là où le hasard de la naissance l'a fait choir, ou bien, s'il y demeure, c'est par réflexion, par raison, par choix. Bref, fais-moi connaître ton avis...

Nathan. — Sultan, avant que je vous réponde en toute confiance, permettez-moi de vous conter un conte... Il y a bien longtemps vivait en Orient un homme qui possédait un anneau d'un prix inestimable et qui lui venait d'une main très chère. La pierre était une opale où se reflétaient mille belles couleurs et elle avait le pouvoir mystérieux de rendre celui qui la portait avec confiance agréable à Dieu et aux hommes... (Le possesseur) laissa l'anneau au plus chéri de ses enfants et il ordonna qu'il passât de main en main au plus digne des enfants, qui, en vertu de la possession de l'anneau, et sans tenir compte de la naissance, deviendrait le chef et le prince de la famille... L'anneau passa ainsi de fils en fils à un père qui eut trois enfants, tous trois également dociles, tous trois également aimables et par conséquent aimés... Quand le moment de la mort approcha, le bon père fut dans une grande perplexité. Comment priver de l'anneau deux de ses fils qui le méritent? A quoi se résoudre? Il fait venir un orfèvre en secret et lui commande deux autres anneaux tout à fait semblables. Ni dépenses, ni peines ne sont épargnées pour obtenir une ressemblance parfaite. L'artiste réussit si bien que, lorsqu'il apporte les anneaux, le père lui-même ne peut distinguer quel est celui qui a servi de modèle aux deux autres. Joyeux et satisfait, il appelle séparément ses trois fils, il donne à chacun d'eux sa bénédiction et son anneau, et il meurt... A peine a-t-il rendu le dernier soupir, chacun des fils vient avec son anneau et veut être le chef de la famille. On examine, on se querelle, on se plaint. Tout est inutile. L'anneau véritable ne pouvait plus se retrouver ; — (après une pause pendant laquelle il attend la réponse du

Sultan) — il ne pouvait pas plus se retrouver que pour nous aujourd'hui la religion véritable¹.

Au jugement de Lessing, toutes les religions sont donc également vraies, c'est-à-dire également fausses. Ce qu'il vient de nous dire est assez clair, mais comme cette fois il ne veut plus user de réticence, il s'explique en termes formels. Les trois fils, héritiers chacun de leur anneau, portent leur cause devant le juge, afin qu'il déclare quel est celui qui possède l'anneau véritable. — L'anneau véritable est celui qui rend son possesseur agréable à Dieu et aux hommes. Or aucun des trois ne produit cet effet merveilleux. Qu'en conclure? « Vous êtes donc tous les trois des trompeurs trompés! Vos trois anneaux sont également apocryphes. Le véritable anneau est sans doute perdu². » Voilà la dernière conclusion du poète. Le spectacle des discussions religieuses l'amuse, et il excite les combattants, parce qu'il ne croit à aucune religion. Dans l'Évangile la parole qu'il comprend le moins est celle-ci : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice³. » L'année même où il publiait le premier *Fragment de Wolfenbüttel*, il écrivait à son frère :

Si la maison de mon voisin menace ruine, et qu'il veuille la démolir, je lui viendrai en aide bien volontiers; mais s'il

¹ Lessing, *Nathan der Weise*, acte III, scènes v-vii, *Sämmtliche Schriften*, édit. Lachmann, t. II, 1838, p. 274-278. Sur l'histoire des trois anneaux, voir G. Paris, dans les *Études juives*, 1885, p. 1-17.

² Lessing, *Sämmtliche Schriften*, t. II, p. 280.

³ Matth., VI, 33.

ne veut pas l'abattre avec précaution, s'il veut, au contraire, la laisser tomber, de telle manière qu'elle entraîne ma maison qui est bonne et solide, afin de reconstruire ensuite la sienne sur tous ces débris, alors je vais lui porter secours et je soutiens, malgré lui, des constructions chancelantes¹.

Ainsi, les chrétiens ne voulant pas détruire leur maison, Lessing prétend l'étayer malgré eux, mais avec des ais pourris. Que pouvait faire d'ailleurs un homme sans convictions? Il se croyait par moments spinoziste, mais il n'était pas sûr de ses propres sentiments. Sa religion, en tant qu'il en a une, est faite de rêveries et de scepticisme. Contre Göze, il s'efforce d'établir que les Écritures ne sont pas autre chose que des documents historiques et purement humains²; il soutient que la critique a le droit de les soumettre à l'examen le plus rigoureux; bien plus, il avance que le Christianisme n'est pas dans les Évangiles, que la critique peut modifier, corriger, rejeter même le texte sacré, sans que le Christianisme perde son fondement véritable, qui est placé dans le cœur de l'homme et dans la raison. Le Christianisme n'est pas vrai, parce qu'il est dans la Bible, mais il est dans la Bible, parce qu'il est vrai. Il faut en finir avec la « Bibliolâtrie³. » Toutes ces asser-

¹ Lettre du 2 février 1774, *Sämmtliche Schriften*, t. XII, p. 410.

² Voir, outre les écrits contre Göze, *Neue Hypothese über die Evangelien als bloss menschliche Geschichtschreiber betrachtet* (1778), dans les *Sämmtliche Schriften*, t. XI, p. 495-514.

³ *Bibliolâtrie*. C'est le titre d'un opuscule commencé par Lessing, *Sämmtliche Schriften*, t. XI, p. 537.

tions vont devenir comme les articles de foi des rationalistes. Lessing substitue donc au Christianisme théologique le « Christianisme de la raison. » Un an avant sa mort, en 1780, il publia un petit opuscule, *l'Éducation du genre humain*, dans lequel le sceptique devenait en quelque sorte prophète et hiérophante, et prédisait, en cent apophthegmes, ce que serait cet âge nouveau du Christianisme. Il y ébauche la théorie du progrès indéfini en matière religieuse, théorie appelée, de nos jours, à une si haute fortune. Il rappelle ces folles espérances qu'avait fait naître au XIII^e siècle, dans quelques âmes enthousiastes, Joachim de Flore, et il les fait siennes à son tour. Déjà il voit poindre l'aurore d'un troisième âge du monde qui sera le règne de l'esprit; l'Esprit-Saint succèdera au Fils, comme le Fils avait succédé au Père, l'Évangile éternel remplacera l'Évangile temporaire du Messie juif, comme l'Évangile temporaire avait remplacé le Pentateuque :

Il viendra certainement le temps du nouvel Évangile éternel qui nous est promis dans les livres du Nouveau Testament. Peut-être que certains rêveurs du XIII^e et du XIV^e siècle avaient entrevu un rayon de cet Évangile éternel; peut-être leur seule erreur est-elle d'avoir annoncé comme trop proche cette révélation nouvelle¹.

L'Ancien Testament a enseigné à l'humanité dans son enfance l'unité de Dieu, le Nouveau Testament lui a en-

¹ *Die Erziehung des Menschengeschlechts*, in-12, Leipzig, 1855, § 86-87, p. 42.

seigné l'immortalité de l'âme; l'un et l'autre ont proposé ces vérités comme des vérités révélées, quoique ce soient des vérités rationnelles; maintenant nous n'avons plus besoin de l'autorité de l'Ancien et du Nouveau Testament pour croire à l'unité de Dieu et à l'immortalité. La raison nous suffit, le règne de la raison a commencé et elle doit expliquer toutes choses¹.

Ceux qui refusent le don de prophétie aux prophètes de l'Ancien Testament ne sont pas prophètes eux-mêmes. Cet âge qu'avait rêvé Lessing, âge sans Dieu personnel, sans foi à la révélation, n'arrivera jamais. Mais ce ne sera point sa faute, si la raison ne réussit pas à étouffer la foi. On voit qu'il n'a rien négligé pour y parvenir. Il a inauguré la guerre violente contre le surnaturel par la publication des *Fragments* de Reimarus, il a fait de la critique l'instrument destructeur de la révélation, il a appris à ses successeurs à soutenir que le Christianisme était indépendant de la croyance aux livres inspirés, il a prêché l'indifférence religieuse et il a enfin enseigné aux rationalistes que l'évolution religieuse était un simple anneau de la chaîne du progrès, de même que l'évolution scientifique de l'humanité. Nous allons voir maintenant quelles furent les conséquences des idées semées par Lessing en Allemagne. « Luther, disait-il, nous a délivrés du joug de la tradition. Qui nous délivrera du joug plus insupportable

¹ *Die Erziehung des Menschengeschlechts*, § 58, 70-72, p. 32, 36. Cf. aussi *Das Christenthum der Vernunft* et *Ueber die Entstehung der geoffenbarten Religion*, dans les *Sämmtliche Schriften*, t. XI, p. 604 et 607.

encore de la lettre¹? » Il n'a pas poussé ce cri en vain. Il a commencé et fortement avancé l'œuvre de destruction; tous ses disciples vont le suivre :

On pourrait dire dans un certain sens que Lessing a achevé ce que Luther avait commencé : il a conduit le protestantisme allemand jusqu'à son terme et a déterminé la crise dont nous sommes témoins aujourd'hui... Comme système régulier, comme parti arrêté, le protestantisme ne pouvait continuer d'exister plus longtemps dans la science ni dans la religion avec la liberté de penser illimitée qui se manifesta bientôt... Depuis la crise amenée dans la foi par Lessing, un christianisme interne et indéfini, une religion de sentiment purement individuelle, a remplacé chez les protestants religieux l'ancien système devenu insoutenable... On ne saurait nier que les ouvrages de Lessing n'aient produit dans l'Allemagne protestante un effet désorganisateur².

¹ Voir Lichtenberger, *Hist. des idées relig. en Allem.*, t. I, p. 80.

² F. Schlegel, *Hist. de la litt.*, trad. Duckett, t. II, p. 360-362.

CHAPITRE IV.

L'EXPLICATION NATURELLE DES MIRACLES. — EICHHORN
ET PAULUS.

L'émotion produite par la publication des *Fragments de Wolfenbüttel* et des écrits polémiques de Lessing eut pour résultat d'attirer plus que jamais l'attention sur les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament. Un des sophismes sur lesquels l'éditeur de Reimarus revint avec le plus d'insistance, c'est que la vérité du Christianisme ne repose point sur des faits historiques, mais sur sa valeur intrinsèque. Qu'importent, d'après lui, les faits racontés dans les Écritures? Que ces faits soient vrais ou faux, qu'ils soient miraculeux ou purement naturels, la doctrine chrétienne n'a point à s'en préoccuper. On peut douter des preuves sur lesquelles on l'a établie jusqu'ici, sans douter de sa vérité. La vérité se suffit à elle-même. Que la légende soit vraie ou fausse, les fruits sont excellents. Nourrissons-nous donc de ces fruits, et laissons-là la légende. Tout le Christianisme est résumé dans le mot de saint Jean qui nous a été conservé par saint Jérôme : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Ce précepte demeure vrai, alors même que tous les faits évangéliques seraient

faux. La doctrine est donc indépendante de l'histoire et de la critique; la religion est distincte de la théologie.

Ces idées nouvelles, présentées sous une forme spé-
cieuse, troublèrent profondément les professeurs des Universités protestantes, qui n'avaient point, pour les diriger, l'enseignement infallible du pape et de l'Église. Ils ne s'aperçurent point que Lessing prenait une partie du Christianisme pour le Christianisme entier, qu'il n'avait ni un système de théologie ni un système de philosophie, et qu'il se bornait à frapper à tort et à travers, se contredisant lui-même, disant tantôt blanc, tantôt noir, et prêchant en définitive le scepticisme sous une enseigne chrétienne. L'impression que produisirent tous ces paradoxes et ces sophismes fut telle qu'on s'imagina qu'il fallait faire des sacrifices au progrès des lumières et que, puisqu'il était impossible de garder le tout, on devait au moins sauver les points essentiels des croyances confessionnelles.

Ce qu'on jugea être l'essentiel, ce fut la morale chrétienne; ce qu'on considéra comme l'accessoire, ce furent les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les théologiens protestants se conduisirent alors comme l'équipage d'un navire qui se croyant perdu, au milieu d'une violente tempête, jetterait à la mer tous ses agrès avec sa cargaison, sans songer qu'il ne pourra plus manœuvrer ni conserver le vaisseau, quand il n'aura plus ni voile ni mâture.